

LES TEXTES DE CERQUAND. LES CONTES QUI N'EXISTENT PAS

Natalia M. Zaïka

(Institut de Recherches Linguistiques Académie des Sciences de la Russie Saint-Petersbourg)

Abstract

Our article is about the Basque stories that Jean-François Cerquand published between 1875 and 1882 in the Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. The principles of the collection as stated in the comments (the fidelity to the text) are described, as well as the results obtained by Cerquand, which do not correspond to those principles. Many digressions, expansions and modifications are characteristic of the texts translated into French. If the translations of the first parts are relatively true to the Basque texts, the reader will find the most considerable changes in the fourth part. Having analysed the difference between the first parts and the fourth, as well as some comments in the third and fourth parts about the reception of the traditional text, one reaches the conclusion that Cerquand was the one who modified the translation of the texts of the stories sent by the teachers.

Cerquand et le Bulletin

Jean-François Cerquand travaille comme inspecteur d'Académie dans des villes différentes. Dans les tomes 3, 4 et 5 du *Bulletin*, Cerquand est présenté comme «inspecteur d'Académie, à Pau», dans le tome 6, comme «inspecteur d'Académie, à Avignon», du 7^{ème} au 13^{ème} il est présenté comme «inspecteur d'Académie en retraite, à Avignon» (Bulletin 1874-1882). Cerquand joue un rôle important dans la vie du *Bulletin*: à partir du 4^{ème} tome, en 1875-1876, il remplit les fonctions du président du bureau de la Société, et participe aux réunions. Dans le 5^{ème} tome, le travail de Cerquand publié dans le tome précédent est caractérisé comme «une œuvre vraiment originale, aussi importante pour les savants philologues qu'attrayante pour tout homme instruit» (Bulletin 1875: 31). En 1875 l'inspecteur résigne des fonctions de président en raison de changement de résidence. Comme en 1876 il commence à travailler déjà à Avignon où il prend sa retraite, on peut en déduire que les derniers contes basques n'étaient préparés pour la publication au Pays Basque et c'est probablement sa retraite qui a permis à Cerquand de prendre son temps pour préparer les textes plus soigneusement. La dernière partie du recueil de Cerquand est présenté par un autre savant, M. Soulice.

Sachant que Cerquand a passé peu de temps (environ 4 ans) comme inspecteur à Pau, il est certain qu'il n'a pas pu bien apprendre le basque, contrairement aux autres

folkloristes basques (Barandiaran et Azkue, Barbier étaient bascophones et Webster a appris le basque assez bien pour comprendre les contes, probablement, à l'aide de Vinson). Il est remarquable que l'un des recueils les plus connus et qu'on croit les plus authentiques a été fait par une personne qui ne parlait pas basque. Contrairement aux autres folkloristes, pour Cerquand, qui était plutôt fonctionnaire, les contes basques n'étaient qu'une œuvre publiée dans une revue locale.

Les buts

Les principes de la collecte et la publication

Les folkloristes basques et étrangers envisageaient depuis longtemps le problème du fonctionnement et de la collecte des textes des contes. Selon Cerquand, le folkloriste ne doit rien changer dans les contes recueillis. Cette approche nous semble extrêmement honnête, bien qu'elle ne soit pas toujours suivie par les folkloristes. Mais comment ce principe s'applique-t-il dans les publications de Cerquand? Les textes de Cerquand avec leur traduction ont été recueillis par les instituteurs de Soule et de Basse-Navarre que l'inspecteur a choisi pour leurs connaissances de la langue basque, qu'ils parlaient et entendaient «sans finesse, comme leurs voisins» (Cerquand 1874: 237).

Dans la collecte des contes, beaucoup dépend des personnes qui ont recueilli les textes. Cependant, il existe aussi des principes communs, selon lesquels étaient supposés de travailler les assistants de Cerquand («...j'ai recommandé à mes collaborateurs de transcrire les récits avec la fidélité qu'ils mettraient à reproduire une réponse du catéchisme ou une définition de mathématiques et de conserver précisément les idées, les faits, les mots qui leurs paraîtraient le plus étranges. Je leur ai défendu de rien ajouter, de changer rien sous prétexte d'élégance et de clarté [...] En ce qui concerne la traduction, je demandais qu'elle fût plus littérale que grammaticale, c'est-à-dire, plus fidèle qu'élégante»; Cerquand 1874: 236).

Cerquand voit son travail comme le premier abord aux contes basques qui mérite d'être poursuivi, tout en espérant qu'il sera complété «dans le Labourd, la Basse-Navarre et dans les provinces basques de l'Espagne» (Cerquand 1874: 244).

Il y a une grande différence entre les recueils de Cerquand et ceux des autres folkloristes célèbres basques: Webster, Azkue et Barbier ont été publiés leurs recueils en tant que livres (bien que certains contes de Barbier et Azkue aient paru plus tôt), tandis que celui de Cerquand a paru dans quelques numéros d'un bulletin. Le folkloriste en donne des raisons: «J'aurais voulu réviser toutes les traductions avec un basquisant habile, mais il m'a semblé qu'avant tout il fallait constater avec les premiers résultats obtenus, la possibilité d'en obtenir davantage» (Cerquand 1874: 237).

Cerquand nous laisse peu de remarques sur sa méthode de collecte des contes. Pourtant, on peut en savoir quelque chose, en analysant les revues *Bulletin de la société Sciences, lettres et arts de Pau* où les résultats de sa collecte ont paru. Cerquand fait publier les textes du folklore basque en quatre parties: tome 4, tome 5, tome 6 et après, six ans plus tard, tome 11. Dans les trois premiers tomes, les textes sont plus courts (57, 78 et 82 pages respectivement), dans le dernier (195 pages) il apparaît

plus d'analyses et les textes sont plus longs et moins typiques du Pays Basque, ils ressemblent plus aux contes d'autres peuples européens. On voit que les textes sont préparés et analysés sérieusement, bien que les traductions soient moins littérales et plus littéraires.

En analysant le recueil de Cerquand d'un point de vue textuelle, il est indispensable de poser la question suivante: vu que la quatrième partie des contes a été publiée 7 ans après la première, ces contes étaient-ils recueillis plus tard? En ce qui concerne au moins une partie des contes du 11^{ème} tome, on peut dire que les contes ont été recueillis en même temps. Ainsi, M. Malet, en transcrivant deux contes récités par Marianne Etchebarne de Charrite-de-Bas (contes 5 et 102, publiés dans le 4^{ème} et le 11^{ème} tomes respectivement) indique même l'âge de la conteuse — 74 ans. Dans le 4^{ème} tome, Cerquand mentionne le récit 111 *La charité basque* (Cerquand 1874: 243) qu'on trouve dans le 11^{ème} tome, et fait par ailleurs un résumé des conte 91 et conte 95 (Cerquand 1874: 261, 274).

Cerquand, contrairement à un autre folkloriste basque du même temps, Webster, fait publier plus de variantes de contes. Webster fait une sélection pour son livre, ce qui peut s'expliquer par le fait que le nombre de pages d'un livre standard est limité (si Webster avait voulu publier tous ses contes, il lui aurait fallu doubler le volume du livre), tandis que Cerquand a publié ses contes en plusieurs parties dans une revue, donc le nombre de contes n'a pas été limité. Il fait publier plusieurs variantes de contes de laminak et de Tartalo, mais on ne trouve qu'une seule variante de beaucoup de contes merveilleux. Il est probable qu'il ait décidé de publier d'abord des textes plus originaux.

Cependant, même si Cerquand croit nécessaire de publier plusieurs variantes du même conte, il ne le fait pas systématiquement, n'en choisissant que les textes les plus dignes de l'attention du lecteur. Ainsi, de trois variantes du conte 16 *Le dragon d'Alçay*, il ne publie qu'un seul, en ajoutant les commentaires fondés sur les textes des autres conteurs (Cerquand 1874: 269) et en reprenant la deuxième variante dans la 4^{ème} partie. Dans la 1^{ère} partie, le folkloriste publie une variante de Beyrie de la légende de Saint-Sauveur en note de bas de page, et ce n'est qu'en dernière partie il en donne toutes les trois, ce qui peut également s'expliquer par le fait que premièrement Cerquand choisit les contes les plus représentatifs.

Les instituteurs et les informants

Le folkloriste, ne résidant pas au Pays Basque, choisit les instituteurs pour effectuer la collecte de contes. Cerquand explique le choix des collaborateurs instituteurs par le fait que le basque est leur langue maternelle, comme ils ont passé toute leur vie au Pays basque, et «ils ne se distinguent des paysans que par leur diplôme» (Cerquand 1874: 237). Il s'adresse aux «instituteurs des cantons de Tardets, de Mauléon, de St.-Palais, de St.-Jean, réunis en conférence scolaire» (Cerquand 1874: 235). Le premier abord n'a pas été facile: d'après Cerquand, il fallait insister pour obtenir les résultats (Cerquand 1874: 236).

A l'époque il existait une tradition de s'adresser aux instituteurs pour obtenir les textes folkloriques, et cette approche était pratique même en Russie. Parfois, les instituteurs, se rendant compte de l'importance du folklore, organisaient la trans-

cription des textes eux-mêmes. Ainsi, Mabire parle de la jeune Rouennaise, Amélie Bosquet, qui a incité des chercheurs à participer à la collecte des textes oraux (Mabire 1997: 11).

Bien qu'on n'ait pas accès aux manuscrits de Cerquand et que pour le moment personne ne sache où ils se trouvent (s'ils se trouvent quelque part), dans le texte publié, on voit des remarques très importantes concernant les informants, qui sont parfois plus précises que celles d'autres folkloristes basques. D'après Cerquand (Cerquand 1874: 236), les villageois des cantons dont il s'est intéressé sont des bascophones monolingues, sauf les instituteurs qui sont bilingues.

Dans les publications de Cerquand, le folkloriste intègre des remarques concernant la source des textes. On peut connaître le nom et le prénom du locuteur, ceux de l'instituteur qui a transcrit le texte, le lieu de la résidence du locuteur, et parfois son âge qu'on ne leur demande pas systématiquement. Normalement, les informations concernant les instituteurs et leurs informants sont indiquées à la fin des contes. Quelquefois, on trouve des remarques occasionnelles concernant les villageois; «Mme Sallano ne sait ni lire ni écrire» (Cerquand 1874: 240). En comparant les principes de Cerquand avec les principes de la collecte de l'époque, par exemple, à ceux de Luzel, on verra que ce dernier «a eu soin de mentionner après chaque conte le nom et la profession du conteur ainsi que la date approximative et souvent le lieu de la moisson» (Luzel 1870: xiv).

La plupart des instituteurs et informants portent des noms basques, et, plus rarement, gascons. Presque tous les informants sont des femmes. Dans la première partie, Cerquand indique les dialectes. Ce classement est en quelque sorte arbitraire, puisqu'on trouve que deux contes, 18 et 20, qui sont notés par le même instituteur (M. Puyade), et sont récités par le même informant (M. Etcheberry), d'après les notes, appartiennent à deux dialectes différents, le navarrais et le labourdin.

En indiquant le lieu, Cerquand mentionne tantôt le village de l'informant, tantôt celui de l'instituteur. On peut supposer que souvent les instituteurs et leurs informants venaient des mêmes villages.

On ne sait pas, de quelle façon (par courrier où lors d'une autre réunion scolaire) les instituteurs lui ont remis les textes (un des instituteurs qui a fourni le conte 68 est mentionné comme correspondant (Cerquand 1876: 493), mais on ne peut pas être sûr que Cerquand a reçu tous les textes de la même façon).

En ce qui concerne le processus de la collecte, une question importante s'impose: pourquoi les instituteurs choisissent-ils très peu d'informants, bien que normalement les informants aient une tendance de réciter plusieurs contes? Contrairement à la plupart des recueils folkloriques, il y a très peu de conteurs qui racontent plus d'un conte. Il est extrêmement improbable que Cerquand élimine une grande quantité des textes, donc, il est assez plausible que comme les instituteurs étaient en quelque sorte forcés de recueillir les textes, ils ne faisaient que le minimum nécessaire pour leur inspecteur.

Parfois les informants racontent plusieurs contes en même temps: dans le conte 33, il s'agit de Basa Jaun (Ancho) qui a enlevé la fille de la maison Ithurburu, et le conte 29 commence par «Le même Ancho, Basa Jaun, ayant perdu la fille d'Ithurburu de Béhorléguay (qu'il avait dérobée) se retira aux Aldudes».

Les résultats

Les commentaires de Cerquand

Sauf les textes des contes, dans les numéros du *Bulletin*, on trouve des commentaires analytiques de Cerquand. La collecte et la publication des textes comprennent également l'analyse des textes. Si dans la 1^{ère} partie, le folkloriste présente un échantillon des textes appartenant aux types différents et publie les textes les plus originaux, dans la 2^{ème} partie, il a l'intention d'«examiner [...] les rapports qu'ils [les récits populaires basques] peuvent offrir avec les contes similaires des autres pays, d'origine aryane» (Cerquand 1875: 183). Ses commentaires sont souvent assez exactes, étant lui docteur ès lettres, mais on trouve également qu'il y manque la connaissance profonde du folklore européen, ce qui est normale à cette époque. Parmi les folkloristes basques, Cerquand compare ses contes à ceux de Webster, à partir du 6^{ème} tome (3^{ème} partie), qui paraît après la première publication de *Basque Legends* de Webster en 1877.¹

Dans ses analyses, Cerquand travaille avec le texte français, ignorant le basque. Ainsi, il se demande à propos du conte 102: «Un *page* basque a-t-il jamais existé?». Ce mot de page qu'on trouve dans la version française, est absent dans la basque où il s'agit d'un *mouthico* 'garçon, valet'. Dans le conte 85 *Le gabes de Roland et de ses frères*, dans le texte français, un personnage, Olivier, mentionne «le phare de Babylone». Après le conte, Cerquand remarque: «*Le phare de Babylone* n'est pas autre que la tour de Babel» (Cerquand 1882: 124). Au fait, dans le texte en basque, il s'agit de «*Babyloneco dorrea*», c'est-à-dire, d'une tour, ce qui prouve que l'inspecteur ne travaille pas avec le texte basque, ayant besoin d'ajouter cette explication.

Dans ces commentaires, on retrouve quelquefois certains contes courts que Cerquand n'a pas voulu publier parmi les autres, tels que deux anecdotes de la dame de Ruthie (Cerquand 1874: 269).

Dans la 1^{ère} partie de son travail, Cerquand remarque qu'après avoir beaucoup insisté et expliqué, il lui a été possible de réunir «soixante textes réellement basques, d'origine populaire» (Cerquand 1874: 236). Comme quatre parties du recueil contiennent 117 contes, on peut supposer que le folkloriste recevait les contes progressivement ou qu'il croyait que plusieurs contes n'étaient pas d'origine basque (probablement les contes merveilleux de la 4^{ème} partie).

En comparant ces contes à ceux de Perrault, Cerquand revendique systématiquement l'originalité des textes basques: «Quelle que soit l'analogie de la seconde partie du conte avec la Cendrillon de Perrault, il ne faut pas croire qu'il ne soit qu'une imitation du français. L'intervention du chien est significatif à cet égard» (Cerquand 1882: 207). En analysant le conte 62 *Le Tartare et les trois enfants*, Cerquand le compare à celui de Perrault et accepte que ce soit plutôt une version indépendante. Pour les autres contes, Cerquand accepte l'influence de Perrault: «Cendrillon, le petit Poucet et Peau d'Ane même ont pénétré chez les Basques, et il ne sera pas sans intérêt d'étudier ce qu'y sont devenues les gracieuses inventions de Perrault» (Cerquand 1882: 249).

¹ Webster même utilise, à son tour, ceux de Cerquand (la 1^{ère} et la 2^{ème} parties).

Les textes et la traduction en général

Mais quels étaient les résultats de la collecte et de la traduction? Cerquand même avoue ses craintes concernant la méthode de recueil des instituteurs: «Je n'affirmerais pas que ces conditions pour le texte et pour la traduction aient été observées avec une fidélité absolue» (Cerquand 1874: 236). Il croit indispensable de donner au lecteur non seulement la traduction française, mais également l'original basque qui la suit. Il y a très peu de contes dont on ne connaît l'original basque (contes 68, 113, et deux des trois variantes du conte de Saint-Sauveur 94).

Malgré l'intention raisonnable de Cerquand, en analysant les deux textes, en basque et en français, on remarque une différence énorme entre l'original et la traduction, ce qui a été critiqué par Vinson, qui n'utilise pas la traduction réalisée par les correspondants de Cerquand: «M. Cerquand a eu l'excellente idée de donner le texte de ces contes, j'ai pu encore traduire directement sur le basque et je l'ai fait avec autant de raison que les traductions fournies à M. Cerquand par ses collecteurs sont très souvent de déplorables paraphrases» (Vinson 1883: xiv).

En ce qui concerne l'aspect linguistique, le plan du présent dans les textes basques (le présent historique qui est typique de la narration folklorique) correspond souvent à celui du passé dans les versions françaises, cf. «Egun bates hatcemaiten diçu arragnen erreguia» vs. «Pendant plusieurs jours il n'avait pas apporté à la maison que du fretin lorsqu'il ramena dans son filet le roi des poissons». Les propositions simples sont plus caractéristiques du texte basque, tandis que dans le texte français on trouve plus de subordonnées.

Au niveau du lexique le texte français est beaucoup plus riche que le basque: cf. le conte 96 «Ordian erraiten dioçu jin behar ciala harequi eta badouaçu etcherat. vs. «Mais cette fois le roi des poissons eut beau renouveler sa prière, le pêcheur resta sourd: «Non, non, dit-il, je ne puis m'exposer, pour vous plaire, aux reproches de ma femme. Aujourd'hui vous irez dans la casserole de ma ménagère».

Les instituteurs utilisent les principes d'orthographe différents (dans certains textes, le *z* basque correspond au *ç*). L'orthographe de la partie basque est très incertaine, cf. les variantes dans le conte 104: *Vergina*, *Bergina*, *Birgina*.

On ne peut pas douter que les instituteurs ont changé le texte basque, en le transcrivant, ce qui s'explique par le choix de clarté, cf. l'analyse de Decourt qui remarque que les changements que font d'habitude les transpositeurs des textes folkloriques sont suivants: «L'ordre canonique du récit est rétabli»; «La narration s'enrichit de nombreuses additions explicatives qui tiennent au souci de clarté»; la réinterprétation est possible (Decourt 1992: 137-139).

Quels sont les contes qui ont été changés par les traducteurs et quels sont les principes de ces changements? En général, le sujet du conte n'est pas changé, on ajoute les détails qu'on peut prédire à partir du sujet, puisque les changements stylistiques sont plus faciles à faire. Cependant, toutes les modifications rentrent dans le schéma proppien du conte merveilleux que les traducteurs ont acquis inconsciemment.

Dans la 1^{ère} partie de son travail, Cerquand affirme: «Les traductions sont donc, à peu de chose près, et j'en réclame la responsabilité, telles que me les ont adressées les instituteurs des Basses-Pyrénées» (Cerquand 1874: 237). Effectivement, biens que

Vinson les appelle «déplorables», les premières traductions sont relativement fidèles. En analysant d'autres contes de la 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} parties, on remarque que la différence entre une partie considérable de traductions de Cerquand et celles de Vinson n'est pas grande. A titre d'exemple, on comparera certaines traductions publiées dans le *Bulletin* et celles de Vinson.

Conte 1 (la 1^{ère} partie). *Attention à la prière (Prière)*

Jesus Kristek egun batez Joundane Phetiriri erran ceron: «Zamari nat emanen derat *pater* bat erraiten baduc phenxamentia barreiatu gabe.» Pierra hasten da: «*Pater noster, qui es in caelis et in terra*: bena, Jauna, celarequi alla gabe? Jesusec: «Orai batetic ere.»

Jésus-Christ dit un jour à saint Pierre: —Je te donnerai un cheval si tu récites une seule fois le Pater sans laisser distraire ta pensée. — Saint Pierre commença à réciter; puis s'interrompant: —Mais Seigneur, dit-il, le cheval ira-t-il sellé ou non? —Maintenant, répondit Jésus, tu ne l'auras ni sellé, ni sans selle.

Jésus-Christ dit un jour à saint Pierre: «Je te donnerai un cheval si tu dis sans distraction le *Pater*». Saint Pierre commence: «*Pater noster qui est in caelis...* mais, Seigneur, avec ou sans la selle?» Et Jésus: «Maintenant, tu ne l'auras d'aucune façon».

Dans le conte 63 de la 3^{ème} partie, *Le prêtre sans ombre*, bien que le traducteur change plus considérablement le texte du conte, il reste assez proche de l'original:

Nouizpait. Salamancaco lecian, debru zaharrac formatu ciçun appezgueyen ezscola bat. Dohañic, eta ourte bakhoits, escolatcen citiçun; beste escoleratic elkhi appheçac beno hanitchez sabantago çutuçun escola hartaric jelkitcen cirenac eta sustout kunjurria hanitz azcar cicien; bena outhe oroz escolier batec behar ciçun baratu lecian debru zaharretaco; eta azkenik jelkhiçalia çuçun bethi han baraçalia...

Le diable un jour ouvrit un école de théologie à Salamanque. Il ne demandait rien aux étudiants et les rendait en une seule année bien plus instruits que les autres, surtout dans la science de détourner les orages. Seulement, chaque année, un des écoliers, celui qui sortait le dernier de la grotte au moment des vacances, restait en son pouvoir...

A une certaine époque, le vieux diable avait fondé, dans la grotte de Salamanque, une école pour ceux qui voulaient devenir prêtres. N'acceptant que des cadeaux, et en une seule année, il les instruisait; ceux qui sortaient de son école étaient surtout fort dans les conjurations. Mais chaque année un élève devait rester dans la grotte pour le vieux diable, et celui qui sortait le dernier était toujours celui qui devait rester.

Les traducteurs de Cerquand en français essaient de réparer ces incohérences. Ainsi, dans le conte 107 on ajoute un passage manquant dans le texte basque «Le jeune homme serra les soirs présents de la vieille et alla vendre ses légumes. Puis il se dit qu'il serait bien agréable de courir le monde sans avoir besoin de rien faire et sans rien craindre; et, au lieu de retourner à la ferme, il s'en alla tout droit devant lui» (Cerquand 1882: 219).

Parfois, dans les titres en français on emploie les noms des recueils traditionnels d'autres peuples. Ainsi, dans plusieurs titres de Cerquand il apparaît «le corps sans âme», attesté dans les contes bretons dans le recueil de Luzel, très connu à cette époque. Les titres des contes donnés par les conteurs sont parfois arbitraires. Ainsi, le conte 57 a un titre *La lamigna aveuglé*, bien qu'il s'agisse d'une lamigna battue sur les fesses.

Les incohérences dans les contes d'un point de vue typologique sont tout à fait normales, elles prouvent plutôt l'absence des corrections stylistiques. Les traducteurs, ce qu'on voit très souvent dans le recueil de Cerquand, essaient de corriger ces incohérences en remplaçant les parties manquantes en changeant quelquefois le contenu du texte.

En analysant les diverses traductions de contes dans le recueil de Cerquand, on remarque que les instituteurs traduisent plus fidèlement les contes courts, et surtout les légendes. Pour les contes longs, surtout les contes merveilleux les digressions très longues sont possibles, bien qu'il s'agisse des traductions des *instituteurs différents*. A titre d'exemple, on comparera quelques morceaux de la «traduction» du conte C97.²

Muthil gaste bat, bere paqueta biscarian, ethetic phartitu cen, sei ardit eta ganiet char bat saquelan muthil plaçatceco nombait. Errecontratcen ditu bidean bele bat, arano bat eta chignuri bat saldi hil baten gainean phausatuyac...

Il y avait une fois un jeune homme qui, depuis plusieurs semaines, manquait de travail. Un matin il ouvrit sa bourse et n'y trouva plus que six liards. Six liards ne sont pour aller loin. C'est ce que pensa le jeune homme. Machinalement il ouvrit aussi son couteau et alla vers la huche pour se tailler son déjeuner. Mais il n'y avait pas un seul morceau de pain dans la huche. Il referma son couteau et le mit dans sa poche; il referma la bourse et la mis dans sa poche. Il réunit quelques hardes dans sa musette et pendit la musette à son cou.

«Adieu à la vieille maison ! dit le jeune homme en ouvrant sa porte, puisque la fortune n'y veut pas venir, allons dehors chercher la fortune».

Il allait d'un pas léger, ayant l'estomac vide; et il avait laissé plus d'une lieue derrière lui quand il fut arrêté par un cheval mort, étendu dans toute la longueur de la route. A côté se tenait, discutant vivement, un aigle, un corbeau, une fourmi.

Même si la traduction est plus littérale, les phrases basques sont plus courtes, dans le texte français il y a moins de subordonnées (cf. conte 99: «Mendi bat gainti baçoen. Mendi hura deitcen cen Mendi-Berdia» vs. «Il marcha tant et tant qu'il arriva à une montagne qu'on appelait la montagne verte»; conte 61: «Hamallaü joaiten da laborari etchebatera: bortha joiten du» vs. «Quand le grand air et la marche lui eurent bien crevé l'estomac, il s'arrêta devant la maison d'un laboureur et frappa bruyamment à la porte».

La différence entre les premiers et la quatrième parties

Après avoir comparé les textes des mêmes instituteurs on peut supposer que Cerquand a changé considérablement les textes de la 4^{ème} partie.

Dans les premières parties Cerquand déclare sa fidélité au texte: «Je sens cependant qu'ils [les instituteurs] n'ont pas écrit sous la dictée, qu'ils ont reproduit à distance» (Cerquand 1874: 237). Le folkloriste élimine les textes qui, d'après lui, ont conservé les traces d'un travail personnel et déclare publier les textes tels qu'il a reçus, en indiquant la raison — le désir ardent de publier les textes le plus vite possible.

Dans la section des contes divers de la troisième partie (6^{ème} tome, à partir des contes 63-73), Cerquand ajoute une remarque importante concernant la traduction:

² Ce conte correspond au conte C98 en basque.

«Il aurait été très-facile d'en [les contes] faire des récits réellement littéraires. Cependant, sauf quelques mots ajoutés pour *mieux lier les incidents*, nous avons conservé l'intégralité du texte». ³ Evidemment, c'est ici que Cerquand commence à accepter des changements dans le texte.

Qu'est-ce qui correspond à «nous» dans le texte? C'est plutôt un pronom qu'on emploie pour désigner Cerquand (probablement, il a fait quelques corrections stylistiques). Donc, plusieurs années plus tard, il change son principe, en faisant des contes des récits tout à fait littéraires. Dans la 3^{ème} partie, Cerquand essaie de simplifier la traduction qui lui semble modifiée (dans une note de bas de page du conte 68): «Je ne donne pas de texte basque de cette pièce que mon correspondant avait un peu trop modernisée. J'ai essayé de ramener la traduction à la simplicité des autres, sans rien ajouter, mais en retranchant tout ce qui est inutile, et en disposant plus logiquement les incidents» (Cerquand 1876: 473).

On peut supposer que c'était Cerquand même qui a essayé d'améliorer la qualité littéraire des textes, ce qui explique pourquoi cela lui a pris six ans (les changements stylistiques dans les textes des instituteurs différents se ressemblent beaucoup). On peut aussi supposer que Cerquand a pris son temps pour comparer les contes de son recueil à celui de Webster qui venait de paraître en anglais et que Cerquand cite dans ces commentaires.

Plusieurs instituteurs recueillent les contes qu'on voit paraître dans les premières et la 4^{ème} parties. On trouve les modifications du texte les plus importantes dans la dernière partie. Pour prouver que ce n'est pas dû au style individuel d'un instituteur, on comparera quelques traductions des mêmes instituteurs publiés dans les tomes différents.

M. Malet présente trois contes: 5 (1^{ère} partie), 39 (2^{ème} partie) et 102 (4^{ème} partie). Le conte de la 4^{ème} partie est le plus modifié. En revanche, pour le conte 5 la traduction reste très proche d'original:

Ordin, emazte chahar biltçalic erran ceyon: «Nin nun amabergina; neskeguna ene eguna dun; eta hic aldiz praubari egun eguiteco amouina handiegui edireyten hilacotz, hebentic harat eztun, hire herrin, secula haboro oguirc alchatuco.» Hori erran eta Amabergina hantic galdu cen.

Gueroztic emaztec oguiac labin eçari ondoun erraiten die: «Jinco hounac haz ditzala ahurhutexecouac beçala.

Alors la vieille mendiante dit: «Moi, je suis la sainte Vierge; le samedi est mon jour, et parce que tu as trouvé que ton aumône était trop grande pour un pauvre, désormais il ne se récoltera plus de froment dans ton village.» Cela dit, la sainte Vierge disparut.

Depuis ce temps, lorsque les femmes mettent les pains au four, elles disent:

«Le bon Dieu les nourrisse comme les pains d'Ahurhutxe.»

Le conte 39 (la 2^{ème} partie)

Haur hori handitu cen; escolalat joun, eta hanitch ikhasten cian: Jauna eta Madama hanitcha bostariotan ciren. Egun batez, escolier lagunac gelossi beiticren certaco haimbeste ikhasten cin, erraiten dere: «Hic ouste duc jaun andere hoyen semea hiçala, bena ehiz hoyen haura; borthan edirenic hiz.»

³ Il s'agit plutôt des contes 72 et 73 de M. Servaberry.

Mithicoua etcheat jouayten da hanitch triste, eta erraiten du escolan cer entçun din.

L'enfant grandit cependant: il alla à l'école et apprenant bien, en sorte que monsieur et madame étaient dans la joue. Mais les autres écoliers étaient jaloux, et un jour ils dirent à l'enfant: «Tu crois être le fils de monsieur et de madame; mais tu ne leur es de rien. Ils t'ont trouvé à leur porte.»

L'enfant retourna bien triste à la maison et raconta ce qu'on lui avait dit à l'école.

Dans la 4^{ème} partie, le texte devient plus élaboré. Le discours direct s'y ajoute:

Le conte 102

...Abelac buria eramaiten anderari. Bena harec erraiten deyo: «Estuc aski eguin; beita lece baten çolan uthurri bat laü alanoc beguiratcen, eta uthurri hartaco hourac jentic bethi gazte etchekitcen beitu, behar dutac ekharri hour hartaric foila hounen bethia.» Mithicoa jouyten da coragia galduric, eta ikhusten du bere huntza çouignec erraiten beitero: «emac eni fiola hori; ni sarthuco nuc lecuaren çolala, eta alano hourac lo dielaric, gaiaz betheco diat.» Hala eguiten du, eta andere urhe bilhoc azkenian er-rayten deyo aski eguin dila. Jouyten dira arren erregue gana, çouignec biac irous eguin beitçutin...

...il lui coupa la tête et la porta à la princesse.

La belle aux cheveux d'or ne daigna pas jeter les yeux sur la tête du géant:

«Ce N'EST PAS TOUT, dit-elle. Au fond d'un puits, quatre dogues gardent une fontaine dont l'eau a la vertu de conserver une éternelle jeunesse à ceux qui s'en lavent. Je veux que tu me rapportes une fiole de l'eau de Jouvence».

Abéla prit la fiole, tout découragé. Il se croyait au bout de ses épreuves. Et maintenant comment descendre dans ce puits et venir à bout de ces quatre dogues? Le hibou vint à son secours: «Donne moi cette fiole, dit le hibou. Quand la nuit sera venue et que les dogues dormiront, je descendrai sans bruit au fond du puits et je remplirai la fiole d'eau de Jouvence».

Cette fois, lorsque le page, tenant en main la fiole pleine, se présenta devant la belle aux cheveux d'or, elle le regarda enfin et sourit. Puis elle lui dit:

«C'EST TOUT MAINTENANT, et je suis prête à vous suivre».

Le page et la princesse allèrent donc trouver le roi.

Mais qui s'y serait attendu?

Quand le roi vit entrer son jeune page et la princesse, aussi beaux l'un que l'autre, voilà que le roi sourit aussi. Puis il mit la main de la belle aux cheveux d'or dans la main du page.

Et puis il s'en alla.

M. Constantin a recueilli les contes 23, 25, 46, 47, 54, 79, 95, 96, 99, 100, 108, 109. La plupart des contes des premières parties sont traduits sans digressions:

Le conte 23

Bi anaiac holaz guelditu ciren bakharric etchian. Egun batez behar çutela cherri bat erossi, yuan ciren merkhaturat. Cherria erossi eta chuhurac içanez bertce lanic eguiteco oraino merkhatian, eman cian anaiari cherria khordatic eraman eraz ceçan etcherat. Bidian cherria bere lengoayan mintço cen; erho hori eneaturic bethi haren entçunez, erraiten daco eya nahi duen yocatu çoin lehen etchera. Hain sarri uzten di khorda eta lasterrari emaiten etcherat buruz. Arraxian chuhurra yin cenian hasten da non den cherria.

Ainsi, il ne resta que les deux frères à la maison. Ils allèrent un jour au marché pour acheter un cochon. L'achat terminé, le sage, ayant encore affaire sur le marché, confie le cochon à son frère pour le conduire à la maison avec une corde. En route, le cochon parlait dans son langage; et le fou, ennuyé de l'entendre: «parions, dit-il, à qui le plus tôt arrivera chez nous.» Il lâche la corde, et se met à courir. Le soir venu, le sage rentre et s'informe du cochon.

Le conte 54

Gay batez Tartaroa einheric jin çuçon eta lo jarri çuçon suphazter kahntian. Ordian haurrac cer eztu eguiten? Hartcen diçu guerren bat eta irazten dioçu boron-teco begui bakhotcha. Guero Tartaroaren aharien artian gordatcen duçu. Bortha ez-peytcian idequitcen ahal etçaquiçun noula behar cian escapatu. Hartcen diçu aharien handiena eta lahardecatcen diçu: guero haren larriaz unguratcen duçu eta tcintçaurria lepouan eçaten diçu.

Un soir le Tartare rentra fatigué et s'endormit près du foyer. Que fait l'enfant? Il prend une broche et en crève l'œil unique que le Tartare avait au milieu du front, puis il va se cacher parmi les moutons. Mais il n'était guère plus avancé parce qu'il était trop petit pour ouvrir la porte. Il imagine donc d'écorcher le plus grand des béliers, il en endosse la peau et pend la sonnette à son cou.

Le style du texte de la 4^{ème} partie change beaucoup. On peut relever de nombreuses digressions, notamment dans l'introduction des contes (c'est la partie des contes où l'on trouve le plus de digressions):

S'il y a jamais eu deux amis inséparables, c'étaient Goyenette et Etchegoyen, nés le même jour dans deux maisons voisins d'aspects également misérable. Leur amitié datait du moment où ils eurent la liberté de se rouler dans la poussière, sur la porte du logis paternel. Dès lors on les vit user leur culottes sur les mêmes bancs à l'école et au catéchisme, mener leurs chèvres le long des mêmes haies et grandirent jusqu'au moment où ils furent appelés par la conscription. Ils eurent la même chance de tirer un mauvais numéro et allèrent ensemble rejoindre le régiment (Cerquand 1882: 148).

Le texte à partir duquel a été faite cette «traduction» est le suivant: «Bi muthil gatzé hortian eroriac phartitu ciren soldado elgarrequi eta gorphuts bererat» (Cerquand 1882: 260).

Dans le conte 96, au lieu d'une simple constatation dans le texte basque, on voit une explication dans le texte français (évidemment, à l'avis du traducteur il manque une explication de la conduite de la femme dans le texte du conte: le lecteur ne peut pas comprendre pourquoi la femme est mécontent tandis que le mari «trouve le marché avantageux».

Eta emastiac erreprotchatcen dioçu certaco utci cian escapatera arragnen erregue. La femme du pêcheur trouva que son mari avait fait un marché de dupe.

Qu'était-ce que les goujons qu'il rapportait à côté du roi des poissons, qu'on se serait disputé sur le marché? Le pauvre homme n'osa rien répondre; il connaissait la sottise avidité de sa femme.

Enfin, on va comparer plusieurs morceaux des publications de Cerquand qui nous semblent prouver la bonne volonté de l'inspecteur de changer le texte. Dans la 1^{ère} partie de sa collection, après le conte 16 *Le Dragon d'Alçay*, Cerquand parle de

sa variante que pour le moment il ne croit pas nécessaire de publier: «Le rédacteur de la version de Sanguis termine ainsi son récit de l'exploit du seigneur d'Athéguy: «Il mourut de frayeur; mais il délivra les Basques du maudit serpent.» (Cerquand 1874: 270). Dans la 4^{ème} partie de l'œuvre de Cerquand, où l'on voit le reste de ses textes, on retrouve aussi le conte dont il a parlé dans la première partie (la variante 87, transcrite par M. Bordachar de Sanguis). La dernière proposition de ce texte est très proche de la citation que Cerquand donne dans la 1^{ère} partie: «Mousde Çaro hantic dembora illabur gabe hil loxeriatric, bena Escualdunac libratu Sugue madaricaturic» (Monsieur Çaro, peu de temps plus tard, mourut de peur, mais il délivra les Basques maudit serpent). On voit que la citation est presque littérale, d'autant plus que Cerquand même l'attribue à l'instituteur de Sanguis. Pourtant, dans la version française de ce conte, on trouve un passage suivant, plus long et plus élaboré que le basque, ce qui confirme notre hypothèse des changements postérieurs: «Le chevalier de Çaro, à la vue du dragon gigantesque, fut pris d'un tel saisissement qu'il se mit au lit en rentrant chez lui et mourut. Mais il avait délivré les Basques du maudit dragon».

Malheureusement, on n'a pas d'originaux français de la plupart des textes de la 4^{ème} partie, puisque, comme on peut le supposer, les textes français tels qu'on les voit dans le *Bulletin*, ont été changés. Cependant, on a eu de la chance de trouver un seul texte de la 4^{ème} partie dont on a le double dans la première. C'est le texte du conte 94 *Le chandelier de Saint-Sauveur*, que Cerquand cite entièrement dans une note de bas de page de la 1^{ère} partie à titre de comparaison. On voit que le texte cité est très proche de la version basque, et stylistiquement est différent de la deuxième version française, ce qui nous prouve que Cerquand même a changé le texte. On ne peut pas douter qu'il s'agisse du même texte, puisque dans la 4^{ème} partie, Cerquand fait publier toutes les trois variantes (celles de Mendive, Camou-Souhast et Beyrie dont il parle dans la 1^{ère} partie). Cependant, on trouve dans la 4^{ème} partie en français et en basque les motifs qui sont absents dans la 1^{ère} partie: les trois dents du râteau, etc.

La version basque de la 4^{ème} partie (Cerquand 1882: 259):

Bithirinan, oraino ikhusten den Iñhurri deithu etchean, bi mutil nesca sehi zauden. Arratz batez, etche hartaco yendeac artho churitzen ari zire, bethi bezala, ez-caratzean. Muthila ohartzen da languiletarat arthoaren hurbiltzeco, zerbitzatzen zen hirur hortzetaco arrastelua landetan urruncho zen etchola batean ahantzirick utzi zutela. Gaua beltza zelakotz, tresmaren bilha yoaiteco lotza zen. Nescatoac, ongi trufatu ondoan, erraiten dio: «Jokatzen daizkiat bortz sos ni haur bilha joaiten naizela?»

Parioa ohnartua da, eta nesca gaztea partitu zen ilhumparean erdian.

Hainitz dembora gabe aditzen dituzte horen gibelerat ethortzeco urhatzac. Bainan etzen etchean sarthu. Bortha gaina idekia baitzen, handic arthikitzen du arrastelua eranez: Hor duzue falta zinutena, ni, ene diru gosearen gatzigutan, ezin ikhuzizco Esch batec eramaten nau». Gisa hortan airez aire zaramatelaric Mendibeco Capillaren gainerat heldu; eta oihu egiten du: «Salbatore, laguntzerat ethor zaizkit!».

Orduan boz batec ihardesten dio: «Baru itchiki duna? —Nic ez; bainan ene amac urthe guziez begirutzen du. —Horrec salbaturen hau», dio bozac.

Ordu berean hil hotza phausatua da Capillaren athean.

Ez da gauaz parioric egin behar.

La version française donnée dans une note de bas de page de la 1^{ère} partie (Cerquand 1873: 253):

Dans la maison appelée Inhurria (qui existe encore à Beyrie) servait un eune [sic] homme et une jeune fille. Un soir, selon l'habitude, les voisins s'étaient réunis dans le vestibule pour dépouiller le maïs, lorsque le domestique s'aperçut que le râteau avait été oublié dans une grange des champs. Il proposa à la jeune fille de l'aller chercher, lui promettant cinq sous pour sa peine. Quoique la somme fut minime, la jeune fille, par passion de gain, accepta et partit. Bientôt après elle revint, et jetant le râteau par-dessus la porte de vestibule auprès de travailleurs, elle s'écria: «voilà l'objet qui vous manque; quant à moi, en punition de ma cupidité je me sens enlevée par une main invisible.» Ainsi emportée à travers les aires jusqu'à la chapelle du Sauveur, auprès de Mendive, elle implora Dieu: «Saint-Sauveur, venez à mon aide.» Une voix lui demanda: «As-tu observé le jeûné?» —Non pas moi, mais ma mère l'observe tous les ans.» —Cela te servira, dit la voix. Au même instant, elle fut déposée morte à la porte de la chapelle.»

La morale, dit le conteur, est qu'il ne faut pas faire de paris la nuit.

La version française du conte 94 *La fille ravie dans les airs* publiée dans la 4^{ème} partie (Cerquand 1882: 145-146):

Pendant les longues soirées d'hiver, les gens de la maison Inhurri, de Beyrie —cette maison se voit encore— se réunissaient sous le vestibule pour éplucher le maïs, ainsi qu'on fait dans le pays. Vous savez que, pour mettre les épis pleins à portée des travailleurs, on se sert d'un râteau à trois dents. Eh bien ! on s'aperçu un soir que le râteau avait été oublié dans les champs.

Il y avait deux domestiques dans la maison, un jeune garçon et une jeune fille. C'était le devoir du jeune garçon d'aller chercher le râteau. Mais il avait peur; la nuit était profonde; et qui sait ce qui rôde dans les champs pendant la nuit? La jeune fille se moqua de lui: «J'irai pour cinq sous, moi !» dit-elle. Je te donnerai les cinq sous si tu rapportes le râteau;» répondit le garçon.

La jeune fille s'en alla en riant à travers la nuit.

Un peu de temps se passa et les gens d'Inhurri entendirent du bruit à la porte. Mais la porte ne s'ouvrit pas, et le râteau fut lancé du dehors dans le vestibule par le panneau ouvert au dessus. Et en même temps on entendit la voix de la jeune fille qui disait: «Voilà votre râteau; pour moi, en punition de ma cupidité, je me sens emportée à travers les airs par une main invisible.

Quand la jeune fille emportée à travers les airs fut au dessus de la chapelle de St-Sauveur, auprès de Mendive, elle pria Dieu et cria: «St-Sauveur, venez à mon aide!»

Une voix lui répondit: «As-tu observé le jeûné?

—Je n'ai pas observé le jeûné; mais ma mère l'observe tous les ans.

—Tu es sauvée,» dit la voix.

Au même instant la jeune fille fut déposée morte à la porte de la chapelle.

Il ne faut point faire de paris la nuit.

On peut remarquer que le texte le plus modifié se trouve dans la 4^{ème} partie, le moins modifié — dans la 1^{ère} et la 2^{ème}. Puisque il n'y a qu'un seul instituteur qui a «embelli» les textes des contes en les traduisant, cela aurait pu être Cerquand même qui a décidé de «perfectionner» les textes de sorte qu'ils ressemblent plus aux contes

traditionnels. Toutes ces modifications rentrent bien dans la stylistique de la fin du 19^e siècle.

Les changements du sens

Bien que les modifications soient par excellence stylistiques, il y en a certaines qui changent le contenu du conte. Ainsi, le conte 101 a pour titre (assez arbitraire) «L'oiseau dont le chant guérit». ⁴ Cependant, dans le texte basque ce motif n'est pas mentionné, la traduction en français est arbitraire:

1. Aita eritu cen, eta entcunic tchori khantari batec, hora hounkitcen ciren eriac oro sendatcen çutela, igorri cin bere seme çaharrena tchorri haren atçamaïtera...

Il entendit dire qu'il y avait quelque part un oiseau dont le chant était si mélodieux et avait une telle vertu qu'il suffisait aux malades de l'entendre et de le toucher pour être aussitôt guéris.

2. ...arrapostu emaiten dio badouala tchori khantari baten tcherkhara, aita eria- ren sendo erazteco.

Je vais, répondit le voyageur, à la recherche de l'oiseau dont le chant guérit. Peut-être guérira-t-il mon père que les médecins ont abandonné.

Dans l'épisode suivant l'oiseau n'est pas du tout mentionné.

3. Nahi iça jalki hour hortaric? —Bai», arrapostu emaiten deyo tchanquiac. Ordian acheriac presentatcen dioçu bere buztana...

—Renard, mon ami, j'ai eu tort, je le vois bien. Mais ne ferais-tu pas mieux, au lieu de me reprocher ma sottise, de me montrer comment je puis sortir d'ici et trouver l'oiseau dont le chant guérit? —Accroche-toi à ma queue», dit le renard.

4. Tchanquiac hartu ciçun tchoria eta harçtaz hounki bere aita çougna ossoqui sendoric içan beitzen.

L'oiseau chanteur sauta sur l'épaule du vieillard et chanta à son oreille si bien que le père fut guérit et embrassa son fils.

On voit que dans le conte basque, bien que l'oiseau en question soit chanteur, le conteur ne mentionne nulle part que son chant a des forces guérissantes. C'est à force de le toucher que le père du héros guérit, comme l'indiquent les épisodes 1 et 4. Le motif du chant qui guérit vient d'autres contes traditionnels qu'on trouve chez Webster et d'autres folkloristes européens.

Très souvent les modifications sont du genre stylistique, cf. le conte 106 «Ikhus- ten du haren khamberan arras eder andre bat lo fotuil baten jarria; khechatchen çaco eta andrea iraçartcen da...» vs. «Elle [la gouvernante] se servit d'une de ses clefs pour entrer dans sa chambre et fut bien étonnée de voir une si belle fille endormie sur un fauteuil. Elle lui fit d'abord des questions qui n'eurent point de réponse, puis la secoua en l'appelant «effrontée» et finalement lui donna un soufflet. Ce soufflet rompit le charme...».

Dans certains cas, il est relativement difficile de comprendre pourquoi le traducteur modifie le texte. Ainsi, dans le conte 107 *La nappe nourricière* (*La nappe nourri-*

⁴ Dans les titres des contes qui sont attribués par les folkloristes et non pas par les informants, on voit souvent le motif le plus intéressant du conte. Le conte en question aurait pu porter un autre titre, tel que *Les frères traitres*, etc. comme c'est le cas dans d'autres contes européens.

cière, la flûte et le couteau enchantés en version française) le troisième frère va vendre des fruits en version basque et des légumes frais dans la version française. Pourquoi fallait-il modifier cette partie du texte de sorte que le conte ne devienne plus traditionnel ni plus élaboré d'un point de vue stylistique? On peut supposer que cela est dû au texte précédent. Le premier frère va au marché vendre des raisins et le deuxième des pommes. Comme les pommes sont une sorte des fruits, le traducteur a décidé de changer le mot basque.

Parfois des modifications se basent sur les connaissances folkloriques du traducteur. Ainsi, dans la version basque du conte 107, le rôle de la nappe nourricière reste incompréhensible. Au lieu de traduire le passage français «Nahi cen beçala bici çuçun» comme «Il vivait comme il voulait», le traducteur basque ajoute plusieurs illustrations: «Il avait fait essai de la nappe et en avait été satisfait...», «Arrivé à la montagne, le pasteur étendit la nappe nourricière, se fit servir un bon déjeuner, puis s'étendit sur l'herbe pour faire sa digestion, sans s'occuper des moutons», etc.

Le conte 108 a pour titre *Le prince et le moine*. Cependant, dans les deux versions, la basque et la française, il s'agit d'un roi. Le gardien des porc demande de laisser l'abbé («hitz eman daçut utcico duçula gure guehiena oray bethicotz tranquil»), tandis que dans la version française le roi veut remplacer l'abbé, l'intention qui est absente dans le conte basque: «nahi hut aberastu eta altsatu» (je voudrais te faire riche et t'élever) vs. «Et que diriez-vous, mon révérend, si je vous tirais d'où vous êtes et que je vous fisse asseoir parmi les princes de l'Eglise?» ... «Et puis, sire, laissez-nous notre abbé. Il est indulgent pour nos faiblesses; il entretient parmi nous l'esprit de concorde. Entre mille, vous savez bien que vous en trouveriez à peine un pour le remplacer».

Dans le conte 102 il s'agit d'un diamant dans la variante basque et d'une bague avec un diamant dans la variante française. Le traducteur du conte 52 préfère Tartaro au Basa Jaun original, ce qui s'explique par le fait que dans le conte sur ce sujet il s'agit presque toujours de Tartaro. Dans le texte original du conte 60, le Tartaro découpe la pierre en morceaux, et dans la traduction il le coupe en deux: «Tartaruac proposatu cion çoinec harri handiagogua escuetan phorosa, eta chehatu cien harri pheça bat. Muthilac chehiago eçarri cien bere gasna, eta irabaci cien» vs. «...Le Tartare prit une pierre et la serra si fort qu'il la brisa en deux. Le valet tire de sa poche le fromage et l'écrasa».

Les amplifications

Dans certains contes (qui ne sont pas toujours des contes merveilleux) les amplifications changent dans une certaine mesure le sujet. Les contes qui leur correspondent en français ne sont point une traduction, c'est plutôt une réécriture du transcripateur. Evidemment, il s'agit des textes qu'on ne peut pas utiliser dans les analyses comparatives. Comme on l'a déjà remarqué, une tendance à embellir plutôt caractéristique des débuts des contes.

En analysant le conte 89, on remarque que presque une page en français correspond à moins de trois lignes en basque. Cerquand, ce qui est rare dans son recueil, donne une explication à cette amplification:

«Nous avons cru devoir développer, contre notre habitude, la première phrase du texte, qui est ainsi conçue:

«*On* remarquait depuis quelque temps que l'huile de la lampe de l'église d'Ixas-sou disparaissait chaque nuit. Les membres du conseil, etc.»

Nous voulions d'abord simplement remplacer l'indéterminé *on* par le personnage réel et déterminé; puis nous avons été entraîné à mettre en scène ce personnage qui joue un certain rôle dans les petites communes basques» (dans le conte, il s'agit d'une béate)» (Cerquand 1882: 134).

Evidemment, dans cette épisode également, «nous» correspond plutôt à Cerquand qu'à un de ces instituteurs à qui on a demandé de rendre le texte le plus fidèlement possible.

Dans le conte 99, on voit une amplification qui explique le travail qu'a fait le personnage en détail.

Bigarren eguneco lana ukhan cian baratce eder baten eguitia landare suerte gucie-quin arroca baten erdian.

Le lendemain Barbe-rouge conduisit le jeune homme sur un plateau pierreux où pas un brin d'herbe n'eût trouvé à se nourrir et il lui dit:

«Ce plateau est déplaisant. Ta besogne de ce jour est de le changer en un jardin d'agrément avec des pelouses, des bassins, des fleurs et des arbres qui donnèrent de l'ombre.

— Cela paraît difficile; mais je peux toujours essayer».

Avec l'aide de la baguette, cela ne fut pas difficile. Les pelouses sortirent de terre, les bassins se creusèrent, les fleurs poussèrent et les bosquets étendirent leur ombre là où il fallait. Un jardin délicieux remplaça le plateau déplaisant.

La vue de jardin surprit fort Barbe-rouge; mais il ne fit pas voir et s'en alla sans mot dire.

Parfois, des passages moraux sont ajoutés aux contes:

Phettiri ontsa hartu cien hura eta olache familia hura ičan cen sokhorriturik bera berritz bicitcen has artino.

Cela se fit ainsi et Manech partagea son pain avec Phettiri *tant qu'il plût à ceux qui décident de la paix et de la guerre de faire tuer des Français par les Espagnols et des Espagnols pas les Français.*

Quand il y en eu beaucoup de couchés sous la terre de deux côtés des Pyrénées, on fit la paix et Phettiri recommença à travailler vigoureusement.

Dans la variante français du conte 96 le chien obtient un nom: «Tayaut, Tayaut ! mon bon chien...».

Les traducteurs ajoutent des réalités absentes dans les contes basques: cf. le conte 98 «Le roi fit publier à son de trompe», «*La fille du roi était fort belle, mais fort dédaigneuse*», «...il résolut d'aller combattre le Eren-Sugué. *Pour cela il n'eut pas de peine à obtenir un congé de l'intendant.*».

Les cas de disparition sont beaucoup plus rares que les cas d'amplification. Ainsi, dans le conte 108 l'épithète crudela (cruel) qu'on voit régulièrement dans le texte basque disparaît dans le texte français, bien qu'on voie que cet épithète est justifié dans le texte basque: «Pierro crudela hitz eman çacon eta atchiqui cian bere hitça».

Dans le conte 19 le traducteur saute la dernière proposition, qui, probablement, lui semble évidente et n'a pas besoin de traduction: «Tratia atceraturic ičan çuçon,

eta horra biguerren emazte gachouac, bestiaren sudurraren senditceco plazerarentaco, behar ukhen ciela urun bost libera capita», cf. la traduction de Vinson «La proposition fut accepté, et voilà que la seconde femme, pour le plaisir de flairer le nez de l'autre, dut filer cinq livres de filasse». Dans le conte 116, le transcripteur remplace une partie du texte qui décrit en détail le comportement du loup vis-à-vis des chèvres par une sobre phrase, «*il leur donna ses instructions*, et leur fit répéter leur rôle».

Dans le conte 82, le traducteur ne traduit pas deux fois le nom du Pays Basque en basque (évidemment, pour le narrateur, Roland est un héros surtout basque): «Hescoual herri goucian yaquin çuten Arrolanen balentria hori» cf. «Les gens du voisinage apprirent bientôt cet exploit de Roland...»; «Hescoual herri gicia Mairec ikharan çaucaten, sustout Ispoura Laoustaueco...» vs. «Les Mairiac occupaient alors les maisons Laoustau, d'Ispoure...».

Conclusion

On a donc des raisons importantes de douter des principes de fidélité au texte que Cerquand déclare. Bien que ses connaissances en folklore soient vastes (les remarques et les commentaires dans les éditions du texte le montrent), il ne faut pas oublier que Cerquand travaille avec le texte secondaire sans comprendre toujours l'original. On va résumer plusieurs raisons pour lesquelles Cerquand aurait pu modifier les traductions des instituteurs (qui n'étaient pas à leur tour une reproduction fidèle du texte, étant donné que les changements du texte transcrit qui servent à le rendre plus cohérent sont inévitables):

1. Comme Cerquand leur a défendu de changer quoi que ce soit, il serait très peu probable que plusieurs instituteurs aient décidé de changer considérablement le texte, ce qui est le cas dans les publications du *Bulletin*.
2. Les modifications des mêmes instituteurs sont moins grandes dans les premières parties.
3. Cerquand avoue deux fois modifier le texte, donc il croit acceptable de le faire.
4. Tout en ayant un motif (adaptation des textes pour un public qui s'est déjà habitué au style des contes «arrangés»), il a eu également une possibilité (la quatrième partie est sortie beaucoup plus tard que les autres, et à ce temps-là Cerquand avait déjà pris retraite).

Après avoir analysé les contes basques recueillis par Cerquand et leurs traductions, ou plutôt variantes, en français, on peut en tirer les conclusions valables pour d'autres recueils des contes européens et, peut-être, les contes du monde. Pour que la comparaison des contes soit valable et scientifique, il faut avoir recours aux originaux des textes, de préférence aux brouillons. Dans le cas contraire, on utilise quelquefois les textes déjà changés où certains motifs sont ajoutés, supprimés et modifiés.

Néanmoins, le plus souvent, les folkloristes utilisent les recueils publiés sans se rendre compte des différences entre le texte du livre et le texte du conte tel qu'il a été raconté. Cela ne veut pas dire qu'il faut renoncer à toute l'utilisation des textes imprimés, mais il faut comprendre qu'il ne s'agit pas du texte original. Par exemple, cela a peu de sens scientifique de comparer les contes basques de Cerquand en fran-

çais dans la 4^{ème} partie publiée dans le *Bulletin* aux contes européens pour prouver les ressemblances ou les différences entre les contes basques et contes d'autres peuples européens, puisque les contes basques traduits en français ont été déjà modifiés d'après le modèle européen. De cette façon, on peut y trouver plus de ressemblances qu'il n'y en a.

La plupart des contes de Cerquand, sauf quelques-uns, qui ont été traduits par Vinson n'ont pas d'équivalent même en français (l'édition d'Aubéron ne fait que reprendre le texte français de Cerquand), ni dans d'autres langues indo-européens, bien que les chercheurs trouvent que le recueil de Cerquand est l'un des plus représentatifs. Il serait souhaitable que ces contes soient traduits pour que les chercheurs non bascophones aient accès au folklore basque.

Bibliographie

- Bulletin de la la Société de sciences, lettres et arts de Pau*, 1874-1882. II série. Tomes 4^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème}, 11^{ème}.
- Cerquand, J.-F., 1874, «Légendes & Récits Populaires du Pays basque», *Bulletin de la Société de sciences, lettres et arts de Pau. 1874-1875*. II série. Tome 4^{ème}, pp. 233-289.
- , 1875, «Légendes & Récits Populaires du Pays basque», *Bulletin de la Société de sciences, lettres et arts de Pau. 1875-1876*. II série. Tome 5^{ème}, pp. 183-260.
- , 1876, «Légendes & Récits Populaires du Pays basque», *Bulletin de la Société de sciences, lettres et arts de Pau. 1876-1877*. II série. Tome 6^{ème}, pp. 450-531.
- , 1882, «Légendes & Récits Populaires du Pays basque», *Bulletin de la Société de sciences, lettres et arts de Pau. 1882-1883*. II série. Tome 11^{ème}, pp. 101-294.
- Decourt, N., 1992, *La vache des orphelins. Conte et immigration*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Holbek, B, 1987, *Interpretation of fairy tales. Danish folklore in a European Perspective*. FF Communications N 239. Helsinki: Academia Scientiarum Fennica.
- Luzel, F.-M. 1870, *Contes Bretons*. Quimperlé: E. Clairet.
- Mabire, J., 1997, *Légendes traditionnelles de Normandie. Coutumes, croyances, superstitions*. Edition L'encre de Marine.
- Vinson, J., 1883, *Le folklore du Pays Basque*. Paris: G.-P. Maisonneuve & Larose, Editeurs.